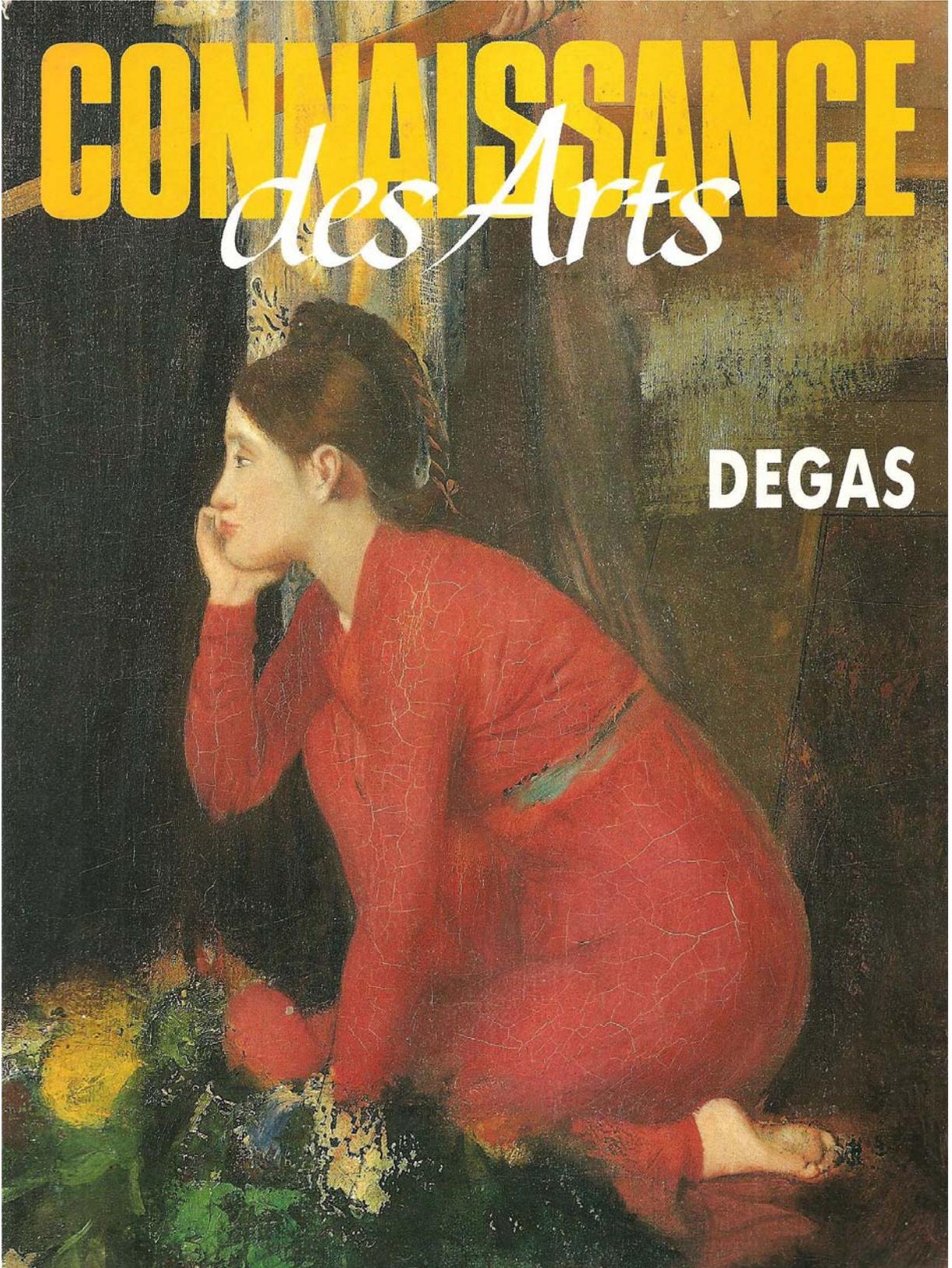
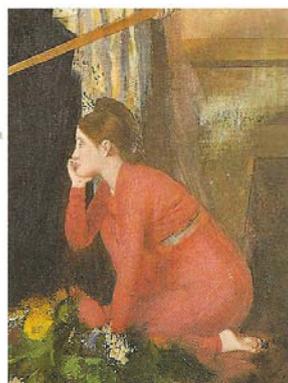


CONNAISSANCE *des Arts*

DEGAS



SOMMAIRE



Ce détail de « Sémiramis construisant Babylone » aurait été inspiré à Degas par une sculpture hellénistique du Louvre, l'Aphrodite accroupie, dite Vénus de Vienne. On verra le tableau au Grand Palais, dans l'exposition-événement consacrée à ce peintre.

COUVERTURE	34	DEGAS, LES CINQ CHEFS-D'ŒUVRE DE JEUNESSE Jean Sutherland Boggs, présidente du comité scientifique de l'exposition du Grand Palais, analyse le travail de Degas à partir de ses tableaux du début.
DOSSIER	42	OBJETS D'ART SORTIS DE CHINE EN CONTREBANDE Depuis trois ans, ils arrivent en masse à Hong-Kong. Geraldine Norman tire les conséquences de cet afflux sur le marché international de l'art chinois.
MARCHÉ	50	ŒUVRES MAÎTRESSES DES MAÎTRES DU 18^e Une collection de peinture française que l'on ne pourrait plus constituer aujourd'hui. Son propriétaire, latino-américain, a choisi le marché français pour la disperser.
ÉVÉNEMENT	56	GRAND LOUVRE, ACTES DE NAISSANCE Le Grand Louvre alimentera beaucoup l'actualité cette année. Philip Jodidio et Hervé Grandsart éclairent ici quelques facettes d'un musée en devenir.
OBJETS D'ART	68	LES OISEAUX D'OR DE VINCENNES Un exceptionnel ensemble de porcelaine de Vincennes est mis aux enchères ce mois, à Saint-Germain-en-Laye. Par François Duret-Robert.
DESIGN	74	JEAN-MICHEL WILMOTTE, LE TRACÉ DE LA LUMIÈRE. Le Grand Louvre toujours... Le designer Jean-Michel Wilmotte réalisera l'aménagement de l'accueil du musée. Son portrait en forme de questions-réponses par Mohand Mestiri.
ARCHÉOLOGIE	80	LE VERRE DES CÉSARS Né de la virtuosité des artisans romains du verre (1 ^{er} siècle avant J.-C. — 5 ^e siècle après J.-C.), ses plus beaux spécimens sont exposés en ce moment au British Museum. Par Gérard Ingold.
MOBILIER	86	LES LAQUES DU JAPON dans les arts décoratifs français aux 17 ^e et 18 ^e siècles. Mieux que les laques de Chine, ils furent, deux siècles durant, une véritable source d'inspiration pour les ébénistes. Par John Whitehead et Oliver Impey.
AMATEUR	98	L'ART PHILOSOPHE « J'ai conservé la vertu champêtre des affinités entre l'homme, sa demeure, l'art et la nature. » Propos d'un amateur qui ouvre pour la première fois les portes de sa maison à une revue.

ACTUALITÉS	ÉDITORIAL	5	LIVRES	19
	MUSÉES PARIS	9, 11	MARCHÉ	29-31
	PATRIMOINE	13-15	CdA PRATIQUE	132
	SPÉCIAL EXPOSITIONS: MUSÉES ET GALERIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER			117 à 132

MARCHÉ

ŒUVRES MAITRESSES

DES MAITRES DU 18^e

Au printemps prochain sera dispersé aux enchères, par les soins de Me Jacques Tajan (étude Ader-Picard-Tajan), un prestigieux ensemble comportant des œuvres essentielles des peintres essentiels du 18^e siècle français. Au total, vingt-six tableaux (trois dessins et vingt-trois peintures), ayant pour auteurs Watteau ou Fragonard, Chardin ou Boucher, Mme Vigée-Le Brun ou Hubert Robert...

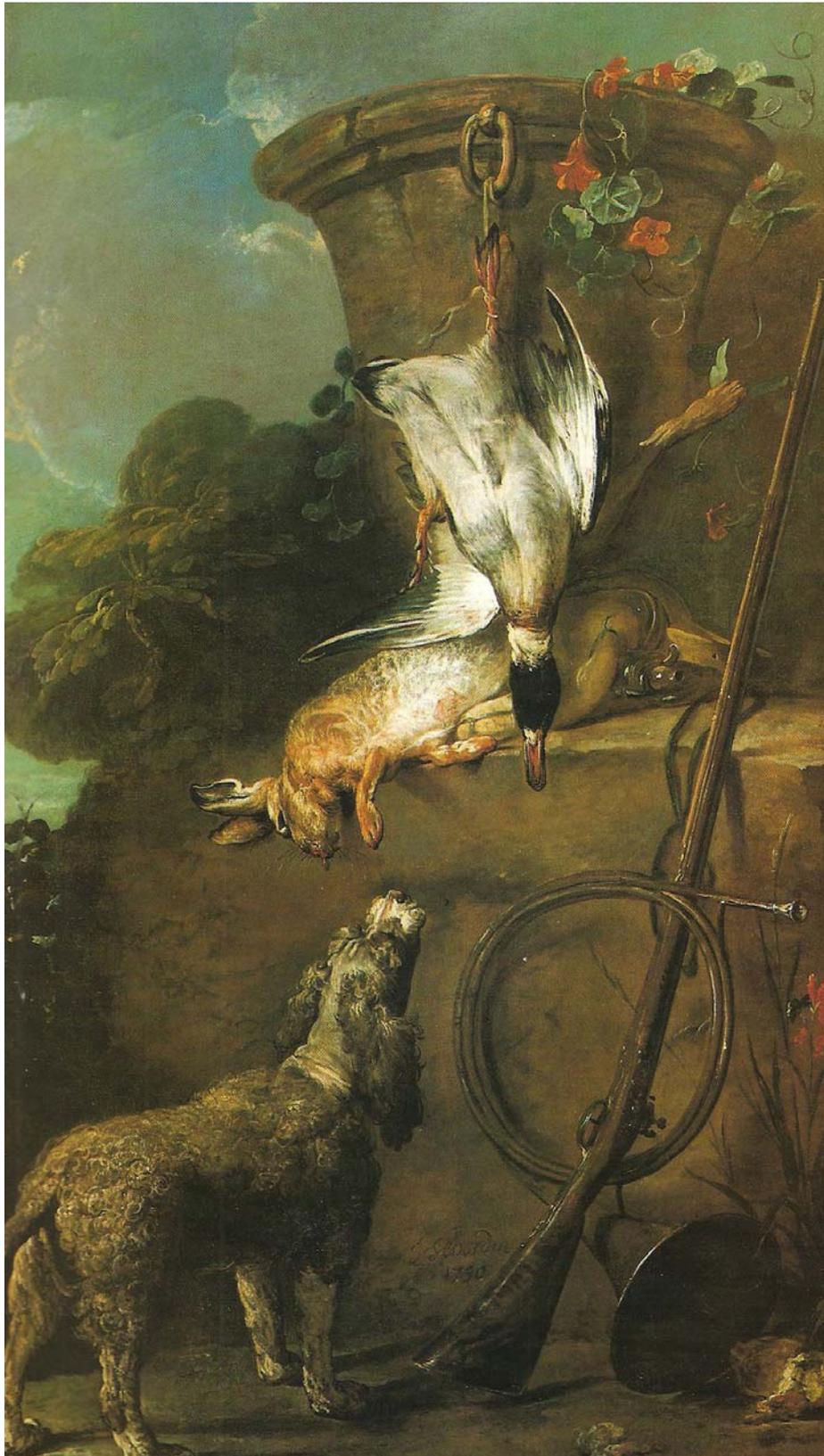
C'est un amateur de trente-sept ans, latino-américain d'origine et français de cœur, M. Roberto Polo, qui, avec sa femme, a réuni cet ensemble. Il a expliqué à «Connaissance des Arts» comment il avait constitué cette collection et pourquoi il s'en séparait.



▲ La leçon de dessin 1774, par François-André Vincent (1746-1816), toile 62 x 74 cm.
S'agit-il du portrait de Fragonard et de sa belle-sœur Marguerite Gérard?

Autoportrait vers 1720, par Nicolas Lancret (1690-1743), 89 x 72 cm. ►
Il s'agit, semble-t-il, du seul autoportrait peint par Lancret.





Ci-contre à gauche:
Le chien Barbet 1730,
par Jean Simeon
Chardin (1699-1779),
toile 194 x 112 cm.
Cette nature morte
est, en raison
de ses dimensions,
exceptionnelle dans
l'œuvre de Chardin.
Elle fait partie de la
série des premières
natures mortes
exécutées par l'artiste
entre 1727 et 1732.
A cette époque, le
peintre ne craignait
pas d'introduire dans
ses compositions
des animaux vivants.

Page de droite: Portrait
de Marie-Antoinette 1785,
par Elisabeth-Louise
Vigée-Le Brun (1755-1842),
toile 93,3 x 74,8 cm,
signée et datée 1778 (sic).
Ce portrait fut commandé
par le roi pour être
offert au comte de
Choiseul-Gouffier,
ambassadeur à
Constantinople.
Il est mentionné
dans le Registre
des Présents du Roi
(ce document précise
que le tableau a été livré
en 1785). Confisqué
sous la Révolution –
le comte de Choiseul-
Gouffier ayant émigré –
il fut rendu
à son propriétaire
sous la Restauration.
Après la mort de
Choiseul-Gouffier
il passa aux mains
de sa femme,
puis fut acheté
par le neveu de celle-ci,
Théodore de Bauffremont.
Le tableau n'était alors
ni signé, ni daté.
En mai 1837,
Bauffremont demanda
à Mme Vigée-Le Brun,
qui était alors âgée de
82 ans, de l'authentifier.
Elle le signa en indiquant
une date inexacte: 1778.
Il semble y avoir eu sept
versions de ce portrait.
Mais deux seulement
– dont celle-ci – auraient
survécu à la Révolution.

CONNAISSANCE DES ARTS

D'entrée de jeu, il est une question qui s'impose: pourquoi vendez-vous votre collection?

ROBERTO POLO Pour une raison très simple: j'ai le goût de la recherche, pas celui de la possession. Ou, si vous préférez, ce qui m'intéresse, c'est de découvrir, pas de conserver. Par ailleurs, je crois sincèrement qu'il est devenu très difficile d'«améliorer» cet ensemble, dans la mesure où l'on ne trouve plus, sur le marché, de toiles de cette importance, de cette qualité. Depuis trois ans, je n'ai rien pu acheter en matière de tableaux anciens. D'où ma décision de me séparer de cette collection. Aurais-je eu la conviction de pouvoir la compléter que je l'aurais conservée quelques années encore pour la vendre ensuite.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que j'agis de la sorte. J'avais réuni, il y a déjà un certain temps, un fabuleux ensemble de pierres précieuses; quand j'ai



pris conscience que je ne pouvais plus le parfaire, je l'ai vendu. J'ai eu également la plus importante collection privée de peintures de Bonnard. Et je ne l'ai plus.

CDA. D'où vous vient ce goût pour les collections?

R. P. Dans ma famille – et dans celle de mon épouse – on a toujours été très porté sur l'art. Ma mère était une cantatrice de talent, mon beau-père un peintre important. Mes proches aimaient



à vivre au milieu des belles choses. Moi-même j'ai commencé par être peintre, très jeune. D'aucuns me considéraient même comme un enfant prodige. J'ai tout abandonné à vingt ans – pour me lancer dans les affaires. Mes parents ne m'ont pas caché leur déception: «Il ne manque pas d'hommes d'affaires dans la famille – tandis qu'il n'y avait qu'un seul peintre!» Ma passion pour l'art s'est alors exprimée autrement: par ma passion pour les collections. Le lendemain de notre mariage, nous avons décidé, ma femme et moi, de vendre sa bague pour acheter des vases de Lalique... Et depuis lors, je n'ai plus cessé de pourchasser les œuvres d'art.

Les tableaux ont été présentés à la presse pendant quelques heures au musée Jacquemart André, avant de partir pour le Japon et les Etats-Unis.

A gauche, un des commissionnaires décroche deux toiles de Boucher sous l'œil attentif d'une nymphe de Greuze.

A droite, un autre emballe un dessin de Boucher.

CDA. Où avez-vous acheté les tableaux qui composent cet ensemble?

R. P. La plupart de ces tableaux viennent de chez Wildenstein. Entendons-nous bien: ils faisaient partie de la collection personnelle de Georges Wildenstein, et non pas du stock de la société. Et si certains d'entre eux étaient conservés à la galerie, ils l'étaient dans les appartements privés du célèbre marchand. Je me souviens très bien que, lorsque je lui rendais visite avec mon père, je voyais derrière lui le portrait de Marie-Antoinette par Mme Vigée-Le Brun, et à sa gauche l'autportrait de Lancret. Il s'agissait de ses tableaux préférés. Pendant trente-huit ans ils de-

meurèrent dans son bureau, à la même place. Et quand, quelques années plus tard, on les décrocha – je venais de les acheter – ils laissèrent une marque noire sur le mur...

Bien entendu, j'ai acheté d'autres tableaux chez d'autres marchands – ou chez certains collectionneurs. C'est ainsi que les deux dernières peintures anciennes que j'ai acquises – le portrait de Mme Geoffrin et celui de sa fille, la marquise de la Ferté-Imbault, par Nattier – viennent de chez Maurice Segoura. Il me téléphona un jour: «Je viens de «rentrer» (c'est le terme consacré) les deux chefs-d'œuvre de Nattier...». Trente minutes plus tard, j'étais chez lui, et trente-cinq minutes plus tard, les deux tableaux m'appartenaient...

CDA. Pourquoi avez-vous choisi Paris pour disperser votre collection?

R. P. Parce que j'aime beaucoup la France. Parce que j'aime beaucoup les Français. Et parce que je pense que ces tableaux se vendront mieux à Paris qu'ils ne se seraient vendus ailleurs. Il s'agit en effet de peintures qui intéressent avant tout les Français. N'illustrent-elles pas à merveille une des plus brillantes époques de l'art français? Certaines d'entre elles ne représentent-elles pas des personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire du 18^e siècle: Mme Geoffrin, qui tenait un salon fréquenté par les philosophes, Antoine de la Roche, directeur du «*Mercurie galant*» devenu «*Mercurie de France*», et, il va sans dire, la reine Marie-Antoinette?

CDA. Certaines maisons étrangères ne se sont-elles pas mises sur les rangs pour obtenir cette vente?

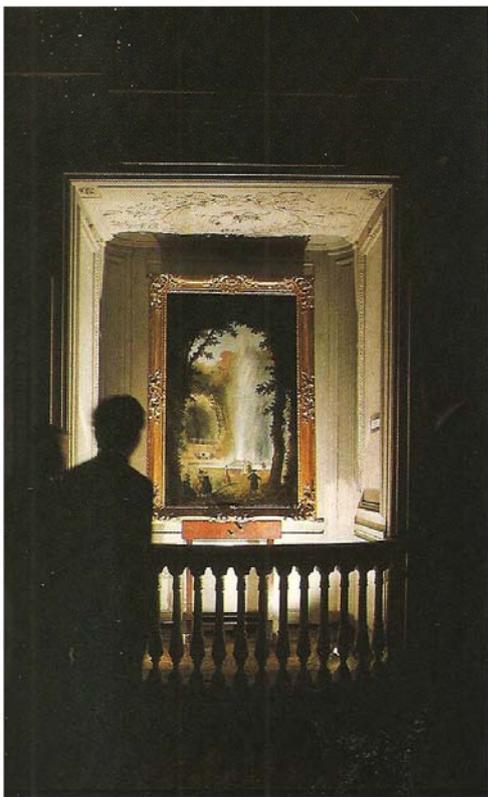
R. P. Bien entendu. J'ai reçu des propositions fort intéressantes de Sotheby's et de Christie's. J'entretiens d'ailleurs d'excellentes relations avec les dirigeants de ces deux maisons. Lorsque la prise de contrôle de Sotheby's a été l'enjeu d'une âpre bataille entre financiers, je suis de ceux qui

se sont jetés dans la mêlée pour éviter que cette société ne tombât entre certaines mains. J'ai donc acheté un gros paquet d'actions de Sotheby's, que j'ai vendu par la suite à M. Taubman (je précise, en passant, que ce fut une excellente affaire puisque, lorsque je les ai achetées, ces actions valaient autour de 4 dollars, et quand je les ai vendues, autour de 12 dollars; et que cinq mois à peine s'écoulèrent entre ces deux opérations). Mais malgré les liens d'amitié que j'entretiens avec les dirigeants de Sotheby's et de Christie's, j'ai préféré confier la vente à Jacques Tajan, qui me paraît le plus qualifié pour mener à bien cette affaire.

CDA. Dans la mesure où, pour disperser votre collection, vous choisissez Paris plutôt que Londres ou Genève, ne prenez-vous pas le risque de supporter des frais plus importants?

R. P. C'est vrai, hélas! Et je dois avouer que je suis quelque peu déçu de l'attitude de l'administration française à mon égard. Ma famille a fait des dons importants aux musées français. Ma mère a offert au Louvre le grand vase en porcelaine commandé par Napoléon à la manufacture de Sèvres pour être offert à Madame Mère à l'occasion du baptême du roi de Rome, vase qui s'est vendu plus d'un million cinq cent mille francs à l'Hôtel Drouot en juin 1985. Je viens moi-même d'acquérir pour neuf millions de francs la couronne de l'impératrice Eugénie pour la donner au Louvre. Et j'ai envisagé de faire don, toujours au Louvre, d'un des chefs-d'œuvre de Fragonard, «L'Adoration des bergers», qui passe pour être le pendant du «Verrou», acquis par le musée il y a quelques années. Et malgré ces dons, je dois supporter un surcroît de frais (7% du produit de la vente) si je disperse ma collection à Paris plutôt qu'à Genève ou à Londres. Et ce, à cause des droits d'enregistrement qui frappent les ventes publiques françaises.

Croyez-moi, pour vendre à Paris, il faut vraiment le vouloir. □



▲ Devant un visiteur admiratif Le jet d'eau du Bosquet des muses à Marly par Hubert Robert, dans un cadre digne de lui.

Panaches de mer, lithophytes et coquilles 1769, par Anne Vallayer Coster (1744-1818), toile 130 x 98 cm. ► Jadis, cette toile avait un pendant qui représentait des minéraux.

